

**Fabbrica**

TITRE ORIGINAL

**Fabbrica**

# TRAITS D'UNION

27 NOUVELLES PIÈCES D'EUROPE

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison culturelle européenne en France (1<sup>er</sup> juillet-31 décembre 2008).

Mise en œuvre par CULTURESFRANCE avec la Maison Antoine-Vitez.

En collaboration avec : le Festival d'Avignon, France Culture, La Mousson d'été, l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

Avec le soutien de : l'Atelier européen de la traduction, l'Union des théâtres de l'Europe et la SACD.



La pièce *Fabbrica* a été traduite avec le soutien du Théâtre du Rideau (Bruxelles).

Couverture : [www.micheldelon.fr](http://www.micheldelon.fr)

*Fabbrica* © 2003, Donzelli Editore, pour la version originale

© 2008, éditions Théâtrales, pour la traduction française,

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de son traducteur ou de ses ayants droit. Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de Fabbrica, une demande d'autorisation devra être adressée à Ascanio Celestini (Rome, [organizzazione@ascaniocelastini.it](mailto:organizzazione@ascaniocelastini.it)) et à la SACD.*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-84260-284-0

**Ascanio Celestini**

# Fabbrica

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR KATHLEEN DULAC

**ITALIE**

*éditions*  
**THEATRALES**  
CULTURESFRANCE

Kathleen Dulac remercie Pietro Pizzuti, sans qui la traduction de *Fabbrica* n'aurait pu voir le jour.

*Dans le cadre de Traits d'Union, le texte Fabbrica a été lu à La Mousson d'été, en août 2008.*

*Fabbrica a été créée en langue française (traduction de Kathleen Dulac) en janvier 2005, au Petit Théâtre du Palais des Beaux-Arts, par le Rideau de Bruxelles, dans une mise en scène de Pietro Pizzuti, et interprétée par Angelo Bison.*

Ma Mère,

Je vous écris cette lettre, qui est la dernière lettre que je vous écris. Je vous en ai écrit une par jour pendant tant d'années. Vous me disiez : «Écris, écris» et moi, j'ai écrit, pendant plus de cinquante ans. Une lettre par jour, pendant cinquante ans. J'ai toujours écrit. Tous les jours. Une fois seulement, je ne vous ai pas écrit, ma Mère, et vous m'avez dit : «Pourquoi tu n'as pas écrit?» Et moi, je vous ai dit que je ne pouvais pas à cause de la «disgrâce». J'étais à l'hôpital. J'étais à l'hôpital et je n'ai pas écrit. Vous m'avez dit : «Tôt ou tard, tu vas me l'écrire, cette lettre, parce que tu ne peux pas manquer comme ça juste un jour, alors que tu m'as toujours écrit tous les jours.» Et moi, je vous ai dit que oui, que tôt ou tard, je vous l'écrirai, cette lettre. Mais certaines choses, ou bien on les écrit tout de suite, ou bien il faut une vie entière pour trouver les mots pour les dire. Et là maintenant, je vous l'écris, cette lettre qui manque. Cinquante ans se sont écoulés et maintenant, je vous l'écris. Faites comme si, aujourd'hui, nous étions le 17 mars de cette année 1949, le jour où je ne vous ai pas écrit. Et moi, je reprends le fil depuis la veille, le 16 mars. À dix heures du soir, le 16 mars 1949.

Nous sommes ce 16 mars. Qui est le premier jour où je suis rentré à l'usine, à la *fabbrica*.

## La vie du mort

Je pointe à vingt-deux heures précises et j'entre à la *fabbrica*. C'est le tour de l'équipe de nuit. Je me déshabille dans les vestiaires et je regarde par la fenêtre. Car la fenêtre du vestiaire de l'usine, c'est le dernier endroit précis de l'usine qui, du dedans de l'usine, te permet d'en voir le dehors. De la fenêtre du vestiaire, on voit le magasin de tabac et de journaux d'Assunta, qui sert aussi de bar et de petite épicerie. Je pars, je traverse la petite esplanade en béton armé de l'usine, je passe tout près du poirier sauvage, qui est planté là, au milieu de la

petite esplanade, je passe tout près du banc qui est lui-même tout près du poirier sauvage et je vais vers la fonderie. Ils m'ont mis aux hauts-fourneaux, à la fonderie. Avec la mention manœuvre : je dois balayer le charbon dans le haut-fourneau. Ils m'ont dit que mon chef, c'est Fausto. Il s'appelle Fausto et c'est lui que je dois rencontrer. Lui qui doit m'apprendre le travail. La première chose que me dit Fausto, c'est qu'il faut apprendre d'abord que «à la *fabbrica*, il y a un centre, et le centre de la *fabbrica* est le haut-fourneau. Toute la *fabbrica* est construite pour faire fonctionner correctement le haut-fourneau. Et le gaz produit par le haut-fourneau, transformé en courant électrique, fait fonctionner toute la *fabbrica*. La *fabbrica* a un centre et ce centre est le haut-fourneau». Et nous, nous sommes au centre de la *fabbrica*.

Mais la seconde chose que me dit Fausto, c'est qu'ils se sont sûrement trompés en m'embauchant. Il me dit que depuis le mois d'octobre, ils ont déjà licencié trois cents ouvriers. Et qu'ils vont encore en licencier trois mille en cinq ans. Que ceux comme moi, qui n'ont ni enfant ni famille, que ceux comme moi qui sont en bonne santé... ce sont les premiers qu'ils licencient. Tu parles, s'ils les embauchent, ceux comme moi. D'ailleurs, les seuls qui restent à la *fabbrica*, les seuls qu'ils ne renvoient pas, sont justement ceux qu'ils ne peuvent pas licencier, ceux qui ont eu la «disgrâce» : celui qui a perdu une main dans la fraiseuse, celui qui est devenu sourd pendant la fusion à haute pression. Ceux-là, ils ne peuvent pas les licencier. Et en effet, à Fausto, mon chef, il lui manque une jambe. Mais pas une jambe, genre il boite, non... il lui manque vraiment toute la jambe. Depuis la fesse jusqu'en bas, plus de jambe. Il dit que c'est une erreur qu'ils m'aient pris, moi, pour travailler à la *fabbrica*. Que ceux comme moi qui n'ont pas de «disgrâce», ils les licencient, qu'ils devaient prendre quelqu'un d'autre à ma place, qu'ils se sont trompés et qu'à partir du lendemain je recevrai mon licenciement par la poste.

Ma Mère,

Fausto est là, sans une jambe. Ceux à qui il manque une jambe, ils ne les renvoient pas. Ils ont la «disgrâce» et même Jésus-Christ ne peut pas les renvoyer, ceux à qui il manque une jambe. Lui, il a un contrat en béton. Lui, ils ne le licencient pas, sûrement pas. Et puis, c'est une histoire de famille, de travailler à la *fabbrica*. Une question de géné-

ration. C'est depuis le temps de son grand-père qu'il travaille à la *fabbrica*. Le grand-père de Fausto était déjà à la *fabbrica*, et son père aussi.

Ma Mère,

Le grand-père de Fausto s'appelait Fausto. Et le père aussi s'appelait de la même façon, Fausto. Fausto, le grand-père. Fausto, le père. Et Fausto, le fils, c'est-à-dire lui!

Et c'est vraiment vrai, comme vous dites, ma Mère, que le mort porte le vivant. Dans le sens que, quand quelqu'un meurt dans une maison, de toute façon, après très peu de temps, un autre naît pour rééquilibrer les choses. Comme vous dites, ma Mère, le mort porte le vivant, mais le vivant doit porter en avant la vie du mort et doit en porter le nom. C'est pour ça que Fausto s'appelle Fausto, comme le père, comme le grand-père. Pour porter en avant la vie du mort.